

Marie-Anne Pierrette Paulze, épouse et collaboratrice de Lavoisier

J.J. Peumery

Résumé

Antoine-Laurent de Lavoisier (1743-1794) est sans conteste le fondateur de la chimie moderne et de la physiologie respiratoire. Marie-Anne Lavoisier, son épouse, fille du fermier général Jacques Paulze, fut pour lui une compagne admirable. Du vivant de Lavoisier, elle collabora à son oeuvre scientifique en lui traduisant en français diverses publications et en dessinant toutes les planches illustrant son traité de chimie; puis, lorsqu'il mourut sur l'échafaud, victime du Tribunal révolutionnaire, en même temps que Jacques Paulze, elle voulut rendre à ce grand savant, de renommée mondiale, l'hommage le plus digne de lui en publiant ses mémoires inachevés.

Summary

Antoine-Laurent de Lavoisier (1743-1794), French chemist, was indisputably the founder of modern chemistry and of respiratory physiology. His wife, Marie-Anne Lavoisier, the «fermier general» Jacques Paulze's daughter, was for him an admirable companion. During his life, she assisted him in carrying out his work, translating for him into French several publications and drawing all the explanatory pictures illustrating his Treatise on chemistry. Then, when he was dead on the scaffold, victim of the Revolutionary Tribunal, at the same time as Jacques Paulze, she courageously endeavoured to render to this great scientist the worthiest homage to him, making known memories of what he had begun to do before his execution.

Le 8 mai 1794, tombait sous la lame de la guillotine la tête d'un des plus grands savants que la Terre ait porté, Antoine-Laurent de Lavoisier. Il avait eu le tort de mêler la politique à sa carrière de scientifique. Ses qualités de financier, jointes à celles de chimiste et de physiologiste, avaient fait que, fils d'un fermier général et époux de la fille du fermier général Jacques Paulze, il avait accepté cette même charge qui lui revenait légitimement. Il fut arrêté par ordre de la Convention et traduit devant le Tribunal révolutionnaire, le 5 mai 1794; il était accusé, ainsi que vingt-sept autres fermiers généraux, d'avoir détourné des fonds pour les verser aux ennemis de la République. Tous furent condamnés à mort et guillotins, le 19 floréal an II. Ses seuls défenseurs, Loysel et Halle, qui mettaient en relief la valeur scientifique du condamné,

ne furent pas entendus. Le lendemain, le mathématicien Lagrange, qui avait assisté à l'exécution, disait à l'astronome Delambre : «Il ne leur a fallu qu'un moment pour faire tomber cette tête, et cent années peut-être ne suffiront pas pour en reproduire une semblable» (1).

Antoine-Laurent de Lavoisier naquit à Paris, le 26 août 1743. Né dans un milieu aisé, il eut la possibilité de faire des études poussées, pour lesquelles il était très doué. En 1768, l'Académie des sciences d'accueillait parmi ses membres. Il avait vingt-cinq ans !

L'un des plus grands mérites de Lavoisier est d'avoir établi le processus qui constitue l'essentiel de la fonction respiratoire. Il détruisit la vieille théorie du phlogistique, développée par Stahl, selon laquelle le phlogistique, facteur conjectural, était présent dans tous les éléments (2) et (3).

Dr Jean-Jacques Peumery, 392 avenue du Maréchal de Lattre de Tassigny, 62100 Calais, France

Les fonctions financières de Lavoisier

Parallèlement à la révolution chimique dont Lavoisier sortait victorieux, une autre révolution se déroulait dans laquelle il était destiné à jouer un rôle tragique (4) et (5). En 1761, il avait reçu une charge à la «Ferme générale», organisme gouvernemental qui prenait à bail la perception des impôts indirects à des tarifs exorbitants et suscitait la haine des Jacobins. Pourtant, dans cette fonction, Lavoisier avait fait beaucoup de choses pour développer l'agriculture en France et améliorer les conditions économiques et sociales. De la grosse fortune qu'il avait héritée, il avait consacré une large part à la population au moment de la famine, et il avait occupé plusieurs postes officiels, parmi lesquels celui de régisseur des poudres et salpêtres en 1775, membre de l'Assemblée provinciale de l'Orléanais en 1787, commissionnaire des poids et mesures en 1790, secrétaire de la Trésorerie nationale en 1791. Il avait été élu membre du Comité d'agriculture en 1785; et il avait mis sur pied une ferme modèle dans son domaine de Fréchines, près de Blois, pour démontrer l'avantage de la chimie agricole. Mais ses activités officielles, et notamment sa charge de fermier général, l'avaient rendu suspect.

Au mois d'août 1792, Lavoisier était expulsé de son laboratoire de l'Arsenal, et, le 24 novembre 1793 (4 frimaire an II), la Convention arrêtait les membres de la «Ferme générale», qui furent jugés, le 5 mai 1794. Trois jours plus tard, Lavoisier, ainsi que les vingt-sept autres membres, étaient condamnés à mort et exécutés sur la place de la Révolution (aujourd'hui, place de la Concorde).

Le mariage

Les fonctions de Lavoisier l'avaient mis en relation avec le fermier général Jacques Paulze qui sut justement apprécier le mérite de son jeune collègue, et, bientôt, fut heureux de lui donner sa fille en mariage (6). D'abord avocat au Parlement, puis fermier général, Jacques Paulze, homme intelligent et habile, devint directeur de la

Compagnie des Indes. Il avait épousé, en 1752, Claudine Thoynet; quelques années plus tard, il restait veuf avec trois fils, Balthazar, Christian et Joseph-Marie, et une fille Marie-Anne Pierrette.

Née en 1758, Marie-Anne Paulze fut baptisée le 20 janvier de la même année. Elle n'avait que treize ans lorsque le contrôleur général Terray, dont elle était la petite-nièce, se mit en tête de la marier au comte d'Amerval, frère de la baronne de La Garde, une amie de la famille, beaucoup plus âgé qu'elle et sans état. Paulze, au risque de compromettre sa fortune, écrivit à son oncle maternel, le puissant contrôleur des finances : «M. d'Amerval ne peut convenir à ma fille, ni à vous, ni à moi... ma fille a pour lui une aversion décidée; je ne lui ferai certainement pas violence». Ce qui était exact; mais Paulze, redoutant de nouvelles sollicitations, se résolut à marier Marie-Anne le plus tôt possible, pour la soustraire aux avances de d'Amerval; il songea à l'unir à Lavoisier. Le mariage fut décidé au mois de novembre 1771. Tous les amis et les parents des Paulze approuvèrent cette union. On craignait cependant la désapprobation de l'abbé Terray; mais l'abbé accepta la situation sans récriminer et rendit ses bonnes grâces à Paulze. Le contrat fut passé, le 4 décembre 1771, par Me Duclos-Dufresnoy, notaire de l'abbé Terray. Lavoisier était alors âgé de vingt-huit ans, Marie-Anne en avait quatorze.

Voici leur portrait, d'après des témoignages de l'époque :

«Lavoisier était grand; il avait les cheveux châtain et les yeux gris, la bouche petite, un aimable sourire, un regard d'une grande douceur.

«Melle Paulze était de taille moyenne; elle avait les yeux bleus très vifs, les cheveux bruns, qui, dans ses portraits, sont recouverts, selon la mode du temps, d'une perruque blonde fort disgracieuse, la bouche petite, le teint d'une grande fraîcheur» (7)

D'autres la dépeindront plus tard comme une jeune femme ravissante, pleine d'agrément et très aimable.

L'assistance était nombreuse à la signature du contrat dans les salons de l'hôtel d'Aumont; c'était toute une compagnie choisie d'hommes distingués et de femmes élégantes. Plus de deux cents personnes étaient présentes : gentilshommes, savants, hommes d'Etat, fermiers généraux, dames de la Cour, de la finance ou de la bourgeoisie. Le mariage fut célébré, le 16 décembre 1771, dans la chapelle de l'hôtel du contrôle des finances, rue Neuve-des-Petits-Champs, par le curé de la paroisse de Saint-Roch. Les témoins du marié étaient deux parents éloignés : Hurzon, chevalier, intendant de la marine de Provence, et le fermier général Jacques Delahante, écuyer, secrétaire du roi; du côté de la mariée, ses deux grands-oncles maternels, l'abbé Terray, devenu ministre d'Etat, et son frère, Terray de Rozières.

Ayant quitté la demeure de ses parents, rue du Four-Saint-Eustache, Lavoisier vint habiter, avec sa jeune femme, une maison sise rue Neuve-des-Bons-Enfants, appartenant à son père. Les jeunes mariés y resteront jusqu'à la nomination de Lavoisier à la Régie des poudres, au mois de mars 1775, époque à partir de laquelle ils seront logés à l'Arsenal.

L'épouse et la collaboratrice

Marie-Anne avait vite compris et apprécié la valeur de l'homme qu'elle avait épousé. D'une intelligence vive et d'une volonté ferme, elle s'était mise immédiatement à l'étude pour pouvoir le suivre dans ses travaux; elle demanda à son frère Belthazar des leçons de latin et lui écrivait en 1777 (elle avait dix-neuf ans) : «Quand reviens-tu ? Le latin a besoin de toi ici...». Elle apprit l'anglais et le sut assez pour aider son mari en lui traduisant un grand nombre de mémoires de chimie. Outre ses traductions inédites de Priestley, de Gavendish, de Henry, elle fit imprimer une brochure de Richard Kirwan «Sur la force des acides», et un ouvrage du même auteur «Sur le phlogistique». Arthur Young, qui lui rendit visite au mois d'octobre 1787, écrivit :



«Mme Lavoisier, une personne pleine d'animation, de sens et de savoir, nous avait préparé un déjeuner anglais au thé et au café; mais la meilleure partie de son repas, c'était, sans contredit, sa conversation, soit sur l'Essai sur le Phlogistique de Kirwan, qu'elle est en train de traduire, soit sur d'autres sujets qu'une femme de sens travaillant dans le laboratoire de son mari sait si bien rendre intéressants».

Marie-Anne s'initia aussi à la chimie, avec Jean-Baptiste Buquet, qui fut le premier collaborateur de Lavoisier, de 1777 à 1780. Elle dessinait et gravait; c'est elle qui fit les planches du «Traité élémentaire de chimie» de Lavoisier, publié en 1789; elle avait appris la peinture sous la direction de David, et l'on possède d'elle un portrait de Franklin. Celui-ci lui écrivit de Philadelphie, le 23 octobre 1788 :

«Un violent accès de goutte m'a longtemps empêché d'écrire à ma chère amie; autrement, je l'aurais remerciées plus tôt du portrait dont elle a eu la bonté de me faire présent. Ceux qui l'ont vu déclarent que la peinture a un grand mérite, mais surtout ce qui me la rend chère, c'est la main qui l'a faite...».

Marie-Anne accompagnait son mari dans le laboratoire et l'aidait dans ses travaux; elle notait, sous sa dictée, le résultat des expériences, et les registres de laboratoire contiennent de nombreuses pages écrites de sa main. Elle a laissé deux dessins inédits où elle s'est représentée écrivant devant une table, pendant que Lavoisier et Seguin font une expérience sur les phénomènes de la respiration. Tous ses écrits témoignent de l'admiration qu'elle avait pour le caractère et le génie de son mari; elle combattait à ses côtés pour le triomphe de ses idées, et cherchait à leur faire des adeptes.

Elle était en correspondance avec Saussure qu'elle convertit à la doctrine nouvelle. Celui-ci lui écrivit :

« Vous triomphez de mes doutes, Madame, du moins sur le phlogistique... J'étais autrefois grand admirateur de Stahl... mais les préventions les plus fortes doivent céder à la force des raisonnements de M. Lavoisier et de ses savants amis... » (8).

Le laboratoire de l'Arsenal

Pour satisfaire aux exigences de ses diverses fonctions, Lavoisier s'était imposé un emploi du temps rigoureux. Il avait décidé de réserver six heures par jour aux sciences; le reste de la journée était employé à ses différentes fonctions administratives. Un jour de la semaine était entièrement consacré à ses expériences :

« C'était pour lui un jour de bonheur; quelques amis éclairés, quelques jeunes gens fiers d'être admis à l'honneur de coopérer ses expériences, se réunissaient dès le matin dans le laboratoire; c'était là que l'on déjeunait, que l'on dissertait, que l'on créait cette théorie qui a immortalisé son auteur; c'était là qu'il fallait voir, entendre cet homme d'un esprit si juste, d'un talent si pur, d'un génie si élevé; c'était dans sa conversation que l'on pouvait juger de la hauteur de ses principes de morale »,

écrivit Marie-Anne dans sa notice biographique (9).

Le laboratoire de l'Arsenal devint peu à peu le rendez-vous de tous les hommes éminents dans les sciences. Marie-Anne faisait à la fois la «jeune fille de la maison» et la secrétaire. Elle séduisait les plus illustres; Laplace eut pour elle un sentiment tendre, qu'il ne fut pas seul à partager, et «Dupont de Nemours en deviendra éperdûment amoureux» (10). Le physicien Magalhaens, descendant du navigateur portugais Magellan, chercha pour elle des livres épuisés chez les bouquinistes londoniens.

Les étrangers, qui visitaient Paris, tenaient à l'honneur d'y être reçus. Entre autres, Arthur Young, qui se présenta avec une lettre de recommandation de Priestley; Blagden, secrétaire perpétuel de la Société Royale de Londres; Ingenhouz, de Vienne; Fontana, conservateur du cabinet de physique du grand-duc de Toscane; le chevalier Landriani, en même temps que Welter et d'Hassenfratz, en présence desquels Lavoisier refit ses expériences relatives aux théories nouvelles, le 20 mars 1788, tandis que Marie-Anne traçait le récit de cette séance, dans le registre du laboratoire, sous le titre de : «Expériences pour tenter la conversion du chevalier Landriani». Mentionnons aussi l'illustre Franklin, le chimiste allemand Jacquin, l'Anglais Tennant, encore jeune et inconnu, et le célèbre ingénieur écossais Watt.

Parmi les Français, Guyton de Morveau y vint, pour la première fois, en 1775. Les chimistes et les mathématiciens de l'Académie s'y donnaient rendez-vous. C'étaient Macquer, Darcet, Buquet, qui fut le maître de Fourcroy, et qui collabora avec Lavoisier; Cadet de Gassicourt, inventeur du «cacodyle», composé arsenical (ou «liqueur de Cadet»); Berthollet, appelé à une glorieuse carrière; les géomètres Vandermonde et Cousin, les mathématiciens Lagrange, Laplace, Monge, le lieutenant de génie Meusnier, qui devint membre de l'Académie, et mourut au champ d'honneur, au siège de Mayence en 1793. On y voyait aussi les grands seigneurs, qui s'intéressaient aux sciences : le duc de La Rochefoucauld, le duc de Chaulnes, le duc d'Ayen, président de l'Académie. Les salons

de Lavoisier accueillait également les jeunes gens qui avaient des dispositions pour les sciences; il leur ouvrait son laboratoire, et les mettait en relations avec les érudits qui le fréquentaient.

Jamais Lavoisier ne communiqua une découverte à l'Académie, sans avoir préalablement répété l'expérience en présence des savants qui venaient lui rendre visite; il exigeait leurs critiques et soumettait ses idées à leur accord.

Les premiers déboires

Lavoisier faisait, chaque année, deux séjours de deux à trois semaines dans son domaine de Fréchines. Et Marie-Anne dit :

«C'est dans cette habitation qu'il fallait le voir, au milieu de tous les habitants, faisant le magistrat de paix... donnant l'exemple de toutes les vertus patriarcales, soignant les malades..., fondant une école pour la génération qui, avant lui, s'élevait sans aucune culture, faisant livrer ses denrées au marché toujours au-dessous des cours pour ménager la délicatesse de la plupart des habitants...».

En réalité, Marie-Anne n'aimait pas cette vie champêtre; elle préférait rester à Paris et y recevoir leurs amis. Parmi eux, Pierre-Samuel Dupont de Nemours tomba en admiration devant le charme de Marie-Anne. Leur idylle commença en 1781, pendant l'une des nombreuses absences de son mari. La date de 1781 serait confirmée par deux lettres de Dupont à Marie-Anne Lavoisier : l'une, datée du 23 octobre 1798, évoque «dix-sept années d'intimité»; l'autre, d'avril 1815, rappelle «l'invincible et tendre attachement qu'il lui a voué depuis trente-quatre ans» (11).

Dupont de Nemours avait presque vingt ans de plus qu'elle, mais il exerçait sur elle un certain ascendant par sa gaieté communicative, sa verve, ses idées peu orthodoxes. Le couple Lavoisier ne semble pas avoir été perturbé par la présence de Dupont, «qui resta l'ami fidèle et sincère de Lavoisier». La vie intime de ce

dernier est mal connue; on trouve cependant écrit sur lui : «Il ne tient aucune place dans la chronique scandaleuse du XVIIIe siècle» (12).

Peu après la prise de la Bastille, en dépit des exécutions sommaires, la vie mondaine continuait à Paris. Le 25 septembre 1789, Gouverneur Morris, alors ministre plénipotentiaire des Etats-Unis en France, se rendit à l'Opéra, où il rencontra Marie-Anne. L'ayant raccompagnée à l'Arsenal, elle lui offrit le thé, en attendant le retour de Lavoisier, appelé à l'hôtel de ville. Comme Marie-Anne confiait à son invité qu'elle n'avait pas d'enfants, et que celui-ci l'appelait gentiment paresseuse, elle lui répondit, les larmes aux yeux, qu'elle n'avait pas eu de chance. Lorsque Lavoisier arriva, ce fut pour leur parler de l'obstination des boulangers, qui menaçaient la municipalité de Paris de cesser leur commerce, si l'un des leurs, emprisonné, n'était pas relâché (13).

Lorsqu'il apprit qu'il était sur la liste des fermiers généraux accusés de crime contre la République, Lavoisier courut se réfugier chez un ancien huissier de l'Académie des sciences, Lucas, qui habitait encore au Louvre. Celui-ci le cacha dans les locaux où l'Académie tenait ses séances. Lavoisier pensait que l'urgence de ses services à la Commission des poids et mesures pourrait le préserver du sort tragique des fermiers généraux; mais il renonça à la lutte; il quitta l'asile hospitalier du Louvre, et vint se constituer prisonnier. Le même jour - le 8 frimaire - il était enfermé, ainsi que son beau-père Jacques Paulze, à la prison de Port-Libre, bâtie sur l'ancien couvent de Port-Royal. Il écrivit à sa femme qu'il serait souvent dérangé dans son travail : «on pose des planches, on cloue, on scie, on charpente». Il s'en amusait presque.

Cependant, Marie-Anne ne restait pas inactive; elle multipliait les démarches, malgré les recommandations de son mari de ménager sa santé. En dépit de tous ses efforts, elle ne put obtenir que le droit de visite à son époux à la prison de Port-Libre. Par l'intermédiaire du phar-

macien Pluvinet, fournisseur et ami de Lavoisier, elle eut le droit de se rendre chez Dupin, député qui aurait pu sauver son mari; mais l'attitude hautaine de Marie-Anne déplut à Dupin qui ne fit rien en faveur de Lavoisier (14). Risquait-elle sa liberté ou peut-être sa vie en multipliant les démarches au profit de son père et de son mari ?

La veuve Lavoisier

Et le 8 mai 1794 arriva... Dans le même jour, Marie-Anne vit périr son père (il précédait Lavoisier dans la fournée), son mari, ses amis les plus chers. Dépouillée de sa fortune, seule, sans parents (elle avait perdu son frère Christian quelques mois auparavant), n'ayant pas eu d'enfants de son mariage, isolée dans son hôtel particulier du boulevard de la Madeleine, elle ne profitait même pas du silence et du repos pour mesurer l'étendue de sa douleur et pleurer ses morts; il lui fallait encore subir des visites domiciliaires. Tous les biens de Lavoisier étaient confisqués et appartenaient à la Nation, qui devait en prendre possession. Dès le 30 mai 1794, le pharmacien Quinquet entreprit l'inventaire des objets qui pouvaient être requis pour le service des hôpitaux (verrerie, matériel de chimie, mercure, oxyde rouge, appareils de physique les plus récents et très précis, d'une grande valeur).

Quant à Marie-Anne, elle fut arrêtée, le 14 juin, par ordre du Comité de Sûreté générale et incarcérée à la maison d'arrêt de la rue Neuve-des-Capucines; les scellés furent apposés sur ses meubles et sur ses appartements privés. Après le 27 juillet, la «veuve Lavoisier» s'adressa au Comité révolutionnaire de sa section, qui lui délivra un certificat favorable pour le Comité de Sûreté générale; elle obtint enfin sa mise en liberté, le 17 août 1794. Dépossédée des biens de son père et de son mari, ainsi que de ses faibles revenus, Marie-Anne fut réduite, pour subsister, à accepter les secours d'un serviteur fidèle, Masselot, qui se fit un devoir de la nourrir du produit de son travail. Heureusement, fut promulgué le décret du 13 ventôse (appliqué le 3 mai 1795), par lequel la

Convention décidait que «les objets mobiliers confisqués seraient restitués aux héritiers des condamnés, les séquestres levés sans délai et la valeur des biens vendus remboursée sur le pied et aux condition de la vente». Le 21 messidor (10 juillet 1795), paraissait la «Dénonciation des veuves et des enfants des ci-devant fermiers généraux contre le représentant du peuple Dupin», celui-là même qui avait dénoncé à la tribune les exactions et les concussions des «sangsues du peuple». Il n'est pas impossible que l'ardente Marie-Anne ait été l'inspiratrice de cette riposte, ou même qu'elle l'ait rédigée, car on a retrouvé dans ses papiers des épreuves corrigées de sa main.

Active et courageuse, Marie-Anne Lavoisier s'empressa de profiter de la loi du 13 ventôse; elle obtint, au mois d'avril 1796, la restitution des meubles, des papiers, des livres, des objets de laboratoire. Les ordres de restitution portaient la mention : «Veuve de Lavoisier, injustement condamné». Il lui fut permis de toucher ses revenus, et la première chose que fit cette «âme généreuse» fut de récompenser par des dons de terres les serviteurs qui lui étaient restés fidèles - Louis-Antoine Masselot, en particulier, reçut en partage les terres sises aux Batignolles. Elle exprima toute sa gratitude à l'abbé Morellet, l'auteur du «Cri des familles», en lui offrant 100 louis; et, à partir de 1816, elle lui fit verser une pension. Elle témoigna aussi sa reconnaissance envers le Lycée des Arts qui avait eu la témérité de couronner Lavoisier, l'avant-veille de sa mort, dans les cachots de la Conciergerie.

La poursuite de l'oeuvre de Lavoisier

Pendant les années qui suivirent l'exécution des fermiers généraux, Marie-Anne s'employa surtout à poursuivre l'oeuvre entreprise par son mari et interrompue par la mort.

En 1792, Lavoisier avait envisagé de publier ses principaux mémoires et d'y ajouter les travaux d'autres savants qui avaient contribué à jeter les fondements de la chimie moderne.

L'ouvrage devait comporter huit volumes; quand Lavoisier mourut, l'impression des deux premiers volumes était presque terminée. En 1796, Marie-Anne demanda à Armand Seguin de rédiger une préface, dans laquelle il flétrirait les hommes coupables de la mort de Lavoisier. Seguin refusa en prétextant que ce serait leur faire trop d'honneur que de parler d'eux, même d'une manière très péjorative (15). En réalité, Seguin voulait s'attribuer une part égale à celle de Lavoisier dans la publication des mémoires.

Marie-Anne renonça d'abord à son projet; elle le reprit quelques années plus tard. Elle rédigea elle-même, en 1803, une introduction, où elle exposait simplement les conditions dans lesquelles Lavoisier avait entrepris ce travail. En voici le texte intégral :

«En 1792, M. Lavoisier avait conçu le projet de faire un recueil de tous ses mémoires lus à l'Académie depuis vingt ans. C'était en quelque manière faire l'histoire de la chimie moderne. Pour rendre cette histoire plus intéressante et plus complète, il s'était proposé d'y intercaler les mémoires de personnes qui, ayant adopté son système, avaient fait des expériences à son appui. Ce recueil devait former environ huit volumes.

«L'Europe sait pourquoi ils n'ont pas été achevés.

«On a retrouvé presque tout le premier, le second en entier, quelques feuilles du quatrième. Plusieurs savants ont désiré qu'ils fussent mis au jour. On a longtemps hésité. Il est difficile de ne pas éprouver une sorte de crainte, lorsqu'il s'agit de publier des écrits que n'a point terminés un homme qui jouit avec justice d'une grande réputation. C'est quand on l'a perdu que l'amitié doit commencer devenir sévère, et ne faire paraître que ce qui peut ajouter à la gloire d'un être chéri et vénéré.

«On aurait persisté, et ces fragments n'auraient point paru, s'ils ne contenaient (page 78 du second volume) un mémoire de M. Lavoisier, qui réclame, d'après les faits qu'il y expose, la nouvelle théorie chimique

comme lui appartenant.

«C'est donc un devoir envers lui que de fixer l'opinion des savants sur cette vérité. On leur demande l'indulgence pour les fautes qui pourraient s'être glissées dans quelque autre partie de ce recueil. Ils l'accorderont, lorsqu'ils sauront que la plupart des épreuves ont été revues dans les dernier moment de l'auteur, et que, tandis qu'il n'ignorait pas qu'on préméditait son assassinat, M. Lavoisier, calme et courageux, s'occupant d'un travail qu'il croyait utile aux sciences, donnait un grand exemple de la sérénité que les lumières et la vertu peuvent conserver au milieu des plus affreux malheurs!» (16).

Marie-Anne laissait entendre que Lavoisier revendiquait pour lui seul la paternité des découvertes, comme il l'écrivit : «Cette théorie n'est donc pas, comme je l'entends dire, la théorie des chimistes français : elle est la mienne, et c'est une propriété que je réclame auprès de mes contemporains et de la postérité». Les deux volumes des «Mémoires de chimie» parurent en 1805; ils ne furent pas commercialisés, mais offerts à toutes les personnes éminentes de l'époque. Cuvier la remercia dans les termes suivants :

«Madame, la Classe me charge de vous adresser ses remerciements pour l'ouvrage précieux que vous avez bien voulu lui donner... Permettez-moi d'y joindre le témoignage de ma propre reconnaissance. Tous les amis des sciences vous en doivent pour la douloureuse détermination que vous avez prise de publier ce recueil... Ces volumes incomplets, ces phrases interrompues, font une impression terrible... Comme on sent se renouveler dans toute sa force l'horreur du crime qui a privé (de vérités) l'humanité, peut-être pour des siècles !» (17).

A cette époque, le mot «classe» signifiait un ensemble de personnes liées entre elles par certains caractères communs (mode de vie, intérêts, culture). Sous le terme de «classe», Cuvier désignait l'Académie des sciences.

Le salon de Madame Lavoisier - Le comte de Rumford

Marie-Anne Lavoisier habitait alors un hôtel de la rue d'Anjou-Saint-Honoré; elle avait ouvert son salon, où se retrouvaient périodiquement les hommes de sciences les plus illustres, Delambre, Cuvier, Prony, Lagrange, Laplace, Berthollet, Arago, Biot, Humboldt... Sur le point de partir pour les Amériques, Dupont de Nemours écrivit plusieurs lettres d'adieu à Marie-Anne. Avant de s'embarquer, le 16 septembre 1799, il déclarait encore :

«Il faut bien vous aimer d'amour, avec une nuance ou avec l'autre. J'ai l'expérience que vous n'êtes pas propre à l'amitié. Vous n'avez ni ses épanchements, ni son intérêt, ni ses consolations, ni ses conseils, ni ses caresses, ni ses discours, ni son doux silence. Où cesse votre tendresse, tout cesse. Vous devenez froide, dure, querelleuse, et c'est l'expression désobligeante qui arrive d'elle-même sur vos lèvres» (18).

Marie-Anne ne répondit pas à cette lettre; elle ne partageait plus cette passion amoureuse. L'avait-elle seulement partagée ?

Parmi les habitués de son salon, figurait le comte de Rumford. Né en Amérique en 1753, Benjamin Thompson n'avait pas épousé la cause de ses concitoyens; il combattit dans les rangs de l'armée anglaise, lors de la guerre de l'Indépendance américaine; il parvint au grade de lieutenant-colonel et reçut en Angleterre le titre de chevalier. En 1790, il passa au service de la Bavière, en tant qu'aide de camp de l'Electeur Karl-Theodor, qui le désigna comme surintendant de la police. Il fut nommé «comte de Rumford» par l'Electeur. Rumford se fit remarquer par ses qualités d'administrateur et de physicien; il faisait des expériences remarquables sur la chaleur et la lumière, inventait le chauffage par la vapeur et, en observant le dégagement de chaleur provoqué par le forage des canons, découvrait la transformation du mouvement en calories. Il détruisit lathéorie du calorique, comme Lavoisier avait détruit celle du phlogistique.

Si Rumford apporta de nombreuses réformes sociales, il eut aussi une activité scientifique originale qu'il employait à perfectionner les foyers et les cheminées; on lui attribue l'invention d'une casserole à double fond, d'une cuisinière, d'une cafetière verseuse à filtre. Il introduisit la culture de la pomme de terre qui devint un aliment de base; c'est leur politique agricole commune qui rapprocha Rumford du ménage Lavoisier et les disposa à des rapports amicaux. A la mort de l'Electeur, Rumford quitta la Bavière et vint se fixer en France. Il demanda Marie-Anne en mariage, et celle-ci, voyant en lui un homme comme Lavoisier attaché aux progrès de la science et un bienfaiteur de l'humanité, accepta de l'épouser. Le mariage eut lieu le 22 novembre 1805. Elle avait quarante-sept ans, et lui cinquante-deux. Mais il y eut une incompatibilité d'humeur, des heurts fréquents entre les deux époux; le ménage se dégrada progressivement, et leur union se solda par une séparation à l'amiable en 1809. Rumford mourut en 1814.

L'apogée du salon de Madame Lavoisier

Guizot, qui fréquenta le salon de «Mme de Rumford», dit: «Depuis cette époque, et pendant vingt-sept ans, aucun événement, on pourrait dire aucun incident, ne dérangerait plus Mme de Rumford dans sa noble et agréable façon de vivre. Elle n'appartint plus qu'à ses amis et à la société qu'elle recevait avec un mélange assez singulier de rudesse et de politesse, toujours de très bonne compagnie et d'une grande intelligence du monde, même dans ses brusqueries de langage et ses fantasmes d'autorité» (19). Il est certain que l'âge et les souffrances qu'elle avait endurées avaient influé sur sa personnalité. Ses jolis traits de visage s'étaient durcis, sa silhouette s'était épaissie, de telle sorte que les descriptions qu'on a d'elle à cette période - et notamment celles de A.F. de Frénilly, Georges Sand, P. Mérimée, A. Delahante - sont beaucoup moins flatteuses que celles du début. Les sobriquets déplaisants tirés de sa conformation physique ne manquaient pas.

Et pourtant, Dupont de Nemours lui écrira encore, en quittant définitivement la France en avril 1815, pendant les Cent-Jours, cette ultime lettre d'amour : «Quelque part que je sois et autant que pourra durer ma carrière, vous aurez un intime ami, et celui qui a fait le plus d'efforts pour se rendre digne de vos bontés...». Il mourra deux ans plus tard, à Wilmington.

Le salon de Marie-Anne Lavoisier ne se ferma qu'à sa mort. Citons encore parmi ses habitués: Théodore de Lameth, général et homme politique français; Lally de Tollendal, fils du gouverneur général des Etablissements français dans l'Inde, qui réhabilita son père fusillé en 1766 pour une prétendue trahison; Lebrun, duc de Plaisance, qui fut architrésorier de l'Empire et créa la Cour des comptes; Champagny, duc de Cadore, qui fut ministre des relations extérieures de Napoléon; Prosper Brugière, baron de Barante, qui occupa de hauts postes sous l'Empire et la Restauration, puis sous Louis-Philippe; le duc de Broglie, qui se signala, sous la Restauration, par sa politique libérale, puis se rallia à Louis-Philippe et devint président du Conseil; M. et Mme de Rémusat, gens de lettres; Lady Edgeworth, femme de lettres anglo-irlandaise; lord Holland, homme politique britannique; Suchet, duc d'Albufera, maréchal de France... C'est dire que ce salon réunissait la haute société, et des hommes importants appartenant à l'Empire, à la Restauration et à la Monarchie de Juillet.

Marie-Anne Lavoisier mourut subitement, le 10 février 1836; née en 1758, elle était âgée de 78 ans. Toute sa vie, elle s'efforça de rendre à son mari l'hommage le plus digne de lui; elle est l'exemple du courage et de la fidélité profonde.

Bibliographie

1. Delambre J.B. (1812), *Eloge de Lagrange*, *Mémoires de l'Institut*, p. XIV.
2. Binet Léon (1946), *Figures de savants français*. Paris, Vigot frères, 116 pages in-12°, p. 17-35.
3. Grimai Pierre (1958), *Dictionnaire des biographies* - Presses Universitaires de France, Paris, Tome II, p. 864-865

4. Scheler Thomas (Paris), Hill Jonathan A. (New-York) (1994), *Lavoisier (1743-1794)*
5. Le cinquantenaire de la Société des Sciences médicales de Gannat - séance du 30 - Hommage à Lavoisier (1895), Montluçon, Imprimerie du Centre médical
6. Grimaux Edouard (1888), *Lavoisier (1743-1794), d'après sa correspondance, ses manuscrits, ses papiers de famille et d'autres documents inédits*. 1 volume, 398 pages, Paris, Félix Adam, p. 35.
7. Grimaux Edouard, *Ibidem*, p. 38.
8. Lettre de Saussure à Mme Lavoisier, datée de Genève le 7 novembre 1788.
9. Grimaux Edouard, *Ibidem*, p. 45
10. Decourt Philippe (1974), *L'aventure scientifique Lavoisier et la Révolution - Archives internationales Claude Bernard*, 3ème trimestre 1974, n°7, p. 25.
11. Poirier Jean-Pierre (1993), *Antoine Laurent de Lavoisier (1743-1794)*, 1 volume, 545 pages in-8°. Paris, Pygmalion (Gérard Watelet), p. 137, note 26.
12. Grimaux Edouard, *Ibidem*, p. 61
13. Pariset E. (1901) *Journal de Gouverneur Morris pendant les années 1789, 1790, 1791 et 1792*, 1 volume, VII-388 pages in-8°. Paris, Plon-Nourrit, p.79. - *Morris Gouverneur : A diary of the French Revolution*. Boston, 1939, Volume 1, p.230.
Les notes journalières de Gouverneur Morris n'ont pas été écrites en vue de la publication. Le style en est négligé et ne rappelle que de fort loin celui des articles qu'il fit paraître dans divers périodiques. Plusieurs éditeurs ont entrepris de faire connaître au public les divers papiers laissés par Morris à sa mort. Dès 1832, Jared Sparks publiait à Boston trois volumes comprenant la vie et des extraits du Journal de Morris.
14. Poirier Jean-Pierre, *Ibidem*, p. 395-396
15. Lettre de Seguin du 30 messidor an IV - 18 juillet 1796
16. Mémoires de chimie, 2 volumes in-8° : le premier des deux a 416 pages; le second renferme la 2ème et la 3ème partie formant 413 pages, et une 4ème partie de 64 pages. L'introduction de 2 pages est de Mme Lavoisier (1806).
17. Lettre du 22 fructidor an III, 9 août 1805 (?)
18. Poirier Jean-Pierre, *Ibidem*, p. 433
19. Guizot (1868), *La comtesse de Rulford - «Mélanges biographiques et littéraires»*, in-18. Paris, Lévy frères, 1868.

Biographie

Docteur en médecine (Paris), docteur en histoire et philosophie des sciences (Paris-Sorbonne), trois fois lauréat et médaille d'argent de l'Académie nationale de médecine, Jean-Jacques Peumery est l'auteur de nombreuses publications et de plusieurs ouvrages sur la pneumologie et sur l'histoire de la médecine.